

Serge MEITINGER

UN PUIITS
DE HAUT SILENCE

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79
Fax: 05 67 80 79 59

www.lechasseurabstrait.com
patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-029-5
EAN: 9782355540295
ISSN *Collection Djimns*: 1957-9772
Dépôt Légal: janvier 2008

14 €

Copyrights:

© 2008 Le chasseur abstrait éditeur

Serge MEITINGER
UN PUIITS DE HAUT SILENCE

Serge MEITINGER

UN PUIT'S
DE HAUT SILENCE

*Jeter la pierre qui dit
dans le gouffre de la parole
l'écho le silence*

* * *

*Tu jettes tes pierres
dans un puits de silence —

dans un puits de lumière
qui monte au ciel.*

AVANT-DIRE

Poésie est silence. Elle fait silence dans les mots. Ses vocables, proférés en esprit et en gorge, creusent des trous, des blancs béants, dans le brouillard adipeux du bavardage ordinaire. Cailloux lisses ou anguleux qui se cognent aux parois en ricochant, qui glissent, coulent et roulent et ne trouvent pas de fond. Rendre à la parole sa rondeur massive, son poids rugueux et imprescriptible, sa densité charnelle, charnue, c'est remettre les mots à égalité avec les choses, avec le monde.

Chaque fois que prend le chant, ça s'origine dans le présent du chant : commencement où il y a naissance. En vérité, nous ne cessons de naître, le seul instant qui nous soit disponible et mesuré étant *l'actuel*, unique. Tel est le mystère de notre incarnation, cette naissance continuée dont l'éclosion est, à chaque jaculation, proprement incalculable. Point, germe, élément, arc sifflant la mort, lyre vibrant la vie, boue, fer et ciment, étoile, source : « Naissance reste cela même qui ne cesse de venir ».

Un panneau de Jérôme Bosch, que je découvris au Palais des Doges, à Venise, présente par un jeu de cercles clairs et concentriques, nettement décentrés pourtant, l'ascension, comme en un puits de lumière, des élus vers l'Empyrée. Le plus saisissant toutefois est qu'ils paraissent tout aussi bien tomber que monter ! Et il faudrait forger une notion de portée métaphysique qui serait un « *tomber-monter* » où le sens de l'espace-temps se reverse en une unique leçon de lumière.

LIEUX NOMADES

ÊTRE ICI EST SOUVERAIN OU LE LIEU DES LIEUX NOMADES

Être, c'est toujours être quelque part : bien que notre présence au monde ne soit pas strictement délimitée par notre peau, la place – hauteur, largeur, volume – qu'emplit notre corps dans l'espace terrestre est *notre lieu* unique et mobile, et à chaque fois situé comme un point repérable et cerné comme un tout. Tel est toutefois le mystère de notre incarnation que nous y sommes rarement, là où nous semblons être, c'est-à-dire en *cet ici* qualifié et quantifié ! Notre point vif d'incarnation, même repéré par le plus puissant G. P. S. (Global Positioning System) du monde, ne coïncide pas avec ce petit pied carré qu'il couvre à la surface de cette terre !

Ce constat se vérifie sans doute d'abord dans et par le rapport à l'origine, au lieu natal. Nous nommons volontiers par leur nom notre pays, notre province, notre ville ou village, notre quartier ou coin de campagne, *nos lieux-dits*, et nous avons plaisir à y être ou à nous y retrouver. Mais où se tient-il vraiment ce lieu nommé et aimé ? Pas sous la main, jamais vraiment dans le

coup d'œil ou le regard même appuyé qui tente de le circonscrire. Il n'apparaît que dans le mouvement de déport qui nous écarte de son centre pour mieux nous permettre de connaître ce centre. Il n'apparaît que dans le mouvement qui nous le rend inaccessible. Le pays natal, le plus proche du proche, est toujours un *alibi* c'est-à-dire un ailleurs...

Le voyage et la découverte de multiples autres contrées, apparemment centrées elles aussi sur leur propre, ne font que déplacer, sans foncièrement la modifier, la prime impression vécue au contact du natal. Ces lieux – exotiques, éminents ou inconnus, ordinaires ou sublimes, familiers ou dépaysants – ne s'appréhendent guère en leur prégnante massivité qui aurait plutôt tendance à nous stupéfier sans nous laisser l'approcher. Là encore, l'écart ou le détour, la distance prise presque sur place s'imposent à qui veut connaître et vibrer. Il faut y être sans y être: ne pas se contenter de l'image toute faite sur laquelle on plaquerait le réel (quitte à élaguer ou réprouver ce qui échappe au cliché) et, tout en s'en tenant strictement à ce qui est, ne pas s'entêter à fermer ce réel sur sa présence brute et inassimilable, sur sa particularité indépassable et à en exiger une réponse univoque.

Être ici – faire de n'importe quel lieu *un ici plénier* –, c'est se laisser vraiment happer par cette sensation taraudante que, juste au-delà, ailleurs mais presque à côté, le monde manque et que c'est peut-être le vide ou le néant. Cette aimantation ontologique, d'abord angoissante, nous polarise tout entiers et éclaire d'un rayon oblique ce que nous nous efforçons de saisir et de vivre *hic et nunc*. À cette lumière, l'étant présent se délite et s'ajoure, il se nuance d'une ineffable tendresse qui le rend à la fois familier et précaire, il vibre et se nimbe d'une aura de douceur qui estompe toutes arêtes vives. L'étant opaque ne faisant plus barrière à l'être, il laisse être l'Être et *ce laisser être* est le mouvement d'ouverture qui nous permet, sans coïncidence et sans déchirement, en un constant essor sur place, de ne plus nous sentir dépaysés. Alors, selon le vers de Rilke en sa septième *Élégie de Duino*, « Être ici est souverain » et *ici* peut être *partout*.

Pour Alizène qui rassemble et multiplie les lieux.

PROSE DU LIEU

Le maître dont l'oracle est à Delphes /
ne parle / ni ne cache / il fait signe /
(Héraclite)

*/ l'amas des roches / haras de croupes assoupies parmi les fougères /
le happement de la mer / roulement fauve des galets ressassés / et le
vide s'écroutant des hauteurs dans le cri vertigineux de la mouette /*

*/ quelle épaisseur impalpable me faut-il traverser pour rejoindre
le paysage familier / si étrange / pour atteindre cette fuyante im-
mutabilité / le recueillement des lieux / leur contingence muette /
paysage flageolant comme chose souève de soi / dépaysante familiarité
/ ? /*

/ et le ciel sur tout ça / au tonnerre insonore / tambour crevé /

*/ tentation de circonscrire / de découper un unique espace où
s'amasseraient pour nous le tout du réel / enfin offert / exposé sur la
hauteur assignée du temple / défrichement d'un lieu commun / où
l'homme joindrait enfin les choses / mais le temple n'est encore que
le lieu de l'intercesseur / qui fait signe vers l'impossible ici / vers le
monde / déchiffrer / tâche infinissable de la parole /*

*/ et la maisonnette là-haut du douanier / avec sa porte borgne /
s'arrogeant l'empire du roc verdoyant / s'impose à moi avec la net-
teté d'un devoir /*

Pleucadeuc, oct. / déc. 1976

NOMS DE LIEUX

Morlaix

Aubaine du viaduc —
 pour un qui part
 ou s'en revient
 le coup d'œil qui ramasse
 et nomme la ville natale

Dourduff

— « Eau noire » dit le lieu —

sur les banquettes d'une vase
 noire et luisante
 onctueusement lisse

à marée basse
 la dérive immobile
 des barques assises
 de guingois

Barnenez

I

Pour la mémoire
une main a posé
pierre sur pierre
— du tas au tombeau
tumulus —

II

Suivant la courbe de niveau
des gradins aux arêtes vives —
les pierres ajointées
s'arrangent en méplats
lisses à l'œil

III

Sur nos têtes accroupies
les linteaux monolithes
des galeries —

le poids du silence
de notre souffle écourté

IV

Science de la mort —
pierre comme œuf
accointance minérale de la coque

— les corps-fœtus
au creux des chambres ovoïdes —

pour naître au pays du soir

Baie

Dans l'embrasure de la Baie
les feux fixes qui marquent
les bornes du chenal
— l'île Noire et l'île Louët —
comme les gros plombs d'une ligne
tombés non loin du bord

entre les deux
— au principe même de l'entrée —
le château du Taureau
masse sans regard de la pierre vigilante
pour domestiquer —

bornoyer les autres amers
dessiner sans ciller
le quinconce stratégique
de l'aber

Île Tristan

A fleur d'eau
la tortue marine étalée
tendant au rivage son aile courbe

malgré le corps rocheux de l'île
empanachée de bois
mystère de la carapace déjà creuse
le souterrain caverneux
qui fut hanté

— comme le silence mûrit
au cœur du luth
précurseur de la cadence

avant que le plectre ne
morde le nerf
de son ongle aimant —

Saint-Samson

Les rochers arasant la surface
la marqueterie des eaux et des pierres —
Saint-Pol est juste en face
de plain-pied
par-delà Callot étendue
il suffit de marcher sur les eaux

Le Guerzit

Angle aigu d'un songe imparfait
la baie entrebaillée
sur un froncement de lignes

— le chemin se tarit
à l'appel du promontoire —

Le Diben

Un particulier a cru s'approprier la force
de l'énigme —

il a bâti sa fenêtre devant

LE SPHINX

— insensé qui ne sait attendre

que bée d'abord en lui

l'abîme de la question —

Saint-Pol de Léon

vu de Primel

— Clochers clochers clochers —

respiration verticale

sur le ciel

entre les dents

d'un créneau neuf

mais carié

Primel

I

Arceau de la plage
l'empire d'une virgule
ou d'un bel arc bandé
visant le cœur du monde

II

— Un point d'appui
pour retourner le regard —

contre le ciel
s'érige le roc verdoyant
avec sa cabane borgne
familiale

étrange privauté
de l'immuable déjà habité

III

Proche la caverne sourde
— goinfre du vide —
la faille scande l'ultime

le passage au-delà
toujours à risquer —
la pointe

Plougasnou

Oratoire de N. D. de Lorette

Chanson impie

Oyez venir les orantes
en suppliantes

de garnir leur lit
elles sont impatientes
de mettre oison au nid

en suppliantes
Oyez venir les orantes

Saint-Jean du Doigt

I

Enclos dans le clos de la vallée
à l'abri de son double portail triomphal —
le petit cimetière autour de l'église

II

Une fontaine pour pleuvoir

Saint-Jean vêtu de mousses
baptise d'une coquille intarissable
un Christ vert et fluet

finesse des figures tristes
presque usées
par le fil de l'eau

une fontaine pour pleurer

III

Le lanternon de travers —
un chapeau de curé
assis sur huit colonnes carrées
la chapelle funéraire

entre les poutres soutenant
la nef nervurée de la charpente
des linteaux sculptés
où des démons s'écartèlent
de queue en gueule
pour l'arabesque

IV

Le doigt des ossuaires l'indique —
ici le repos est possible.